

“Les Misérables” : Ladj Ly transcende le film de banlieue

• [Louis Guichard](#)



À Montfermeil, la cité des Bosquets s’embrase à la suite d’une bavure policière, filmée par un enfant. Une œuvre magistrale.

C’est rare, la mesure et la nuance pour traiter d’un sujet explosif. Encore plus rare quand un film épique en résulte, dont chaque minute captive. Voilà le prodige qu’offre aujourd’hui *Les Misérables*, où une cité de Montfermeil, à l’est de Paris, devient le condensé de toutes les tensions sociales, puis une poudrière, sans qu’on ne passe jamais par les codes et les caricatures du cinéma dit de banlieue.

Qui a volé le lionceau du cirque tenu par les Gitans ? Au lendemain de la victoire estivale des Bleus à la Coupe du monde de foot, dans un climat supposé adouci par cet événement, les températures grimpent et les esprits s’échauffent dans la France d’aujourd’hui, multiethnique et métissée. La colère des Gitans est, dans un premier temps, presque théâtrale, au diapason d’une présentation percutante des divers groupes qui peuplent la cité des Bosquets, comme une scène propice à l’éloquence. Il y a les musulmans radicaux et leurs

échoppes communautaires ; le faux maire, caïd en chef portant un maillot estampillé « *Le Maire* », le verbe tonitruant, interlocuteur régulier de la police locale ; les faux repentis, sortis de prison et singeant l'exemplarité ; la bande des enfants, « *les microbes* », aux origines maliennes pour la plupart.

Au-delà du virilisme ordurier

La hauteur de vue du réalisateur Ladj Ly, fils de ce quartier, se lit d'emblée dans son choix d'endosser le regard d'un flic (Damien Bonnard), nouvel arrivant à la brigade anticriminalité — la « BAC ». Car pour le jeune révolté des Bosquets que fut le cinéaste, la police était l'ennemie, qui abusait de son pouvoir. Accompagner, cette fois avec une certaine empathie, la patrouille et les interventions de la brigade apporte un équilibre rare entre les forces en présence, qui restera l'un des grands atouts des *Misérables*.



1.

Cinéma Abonné Kourtrajmé, l'école de cinéma vraiment pour tous de Ladj Ly, réalisateur des "Misérables"

Autre signal fort, les trois flics de cette brigade que l'on suit dépendent hiérarchiquement d'une femme. Jeanne Balibar, exceptionnelle dans une seule et longue scène de commissariat, située au début du film, incarne une autorité réfléchie, calme, non dénuée d'humour et de charme. Après cela, les démonstrations de force de ces messieurs sur le terrain ne sonnent plus de la même manière. Ladj Ly esquisse donc un au-delà du virilisme ordurier si souvent relayé à l'écran (voir les polars de ou avec Olivier Marchal), et que le nouveau venu déplore chez l'un de ses collègues en place depuis longtemps — le sensationnel Alexis Manenti, également scénariste.

Du reste, ces trois policiers habitent le même quartier que ceux qu'ils surveillent, se retrouvent le soir dans les mêmes intérieurs sans aucun luxe. Ni salauds fascisants ni modèles de vertu, ils ne tombent jamais d'accord entre eux sur leurs modes d'intervention. C'est la bavure de l'un d'eux, un tir de

flash-ball ravageur sur le visage d'un enfant, dans le cadre de l'enquête sur le vol du lionceau, qui provoquera l'engrenage de violence.

Et à la fin, il ne reste pas que le désespoir

La hauteur de vue du cinéaste est aussi celle d'un... drone, dirigé par un autre enfant de la cité, qui, incidemment, enregistre la terrible bavure. Ladj Ly restitue ainsi avec acuité la guerre des images qu'est devenu le quotidien des policiers. Tout le monde filme, la vidéo sert d'arme de défense, de riposte, de chantage ou de négociation. Ici, après le geste fatal, elle déclenche une traque et un réflexe corporatif de la brigade. Les valeurs s'inversent alors de manière alarmante : le jeune blessé compte moins que les images de l'accident fatal, à récupérer à tout prix.

Victor Hugo rédigea *Les Misérables* dans cette ville de Montfermeil — une scène le rappelle avec humour. Et le récit distille les allusions au roman, à commencer par son personnage de Gavroche noir, tombé par terre après l'impact du flash-ball, puis voué à la révolte. Mais ce titre s'impose encore par sa pertinence pour évoquer un monde situé du mauvais côté de toutes les inégalités sociales. Un monde abandonné à ses expédients, à ses derniers retranchements — la drogue et son commerce, l'islamisme. Un monde que policiers et émeutiers partagent finalement. Ladj Ly montre leur face-à-face devenu incendiaire, terrifiant, mais choisit, en un dernier geste sublime, de le suspendre. Le pire peut attendre. Une chance infime demeure. L'énergie que libère ce grand film ne restera pas que celle du désespoir.